

Šimek, Emanuel

Conclusion

In: Šimek, Emanuel. *Velká Germanie Klaudia Ptolemaia. Svazek IV, Kulturněhistorický obraz oblasti mezi Rýnem a horní Odrou - dolní Vislou, Dunajem a Baltickým mořem v dobách kolem počátku našeho letopočtu*. Vyd. 1. Brno: Masarykova univerzita s podporou Ministerstva školství, 1953, pp. [658]-688

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/126617>

Access Date: 29. 11. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

CONCLUSION

Traduit par A. Šesták.

En concluant mon travail (vol. I—IV), je voudrais y ajouter ces quelques remarques générales qui suivent.

J'ai soumis à une analyse critique les renseignements que nous donne Claude Ptolémée sur le vaste territoire entre le Rhin et la Vistule, le Danube et la mer Baltique, que les anciens désignaient sous le nom commun de Germanie libre (à la différence de la Basse et de la Haute Germanie s'étendant sur la rive gauche du Rhin, dans le territoire de la Gaule belge). Par cette analyse, faite du point de vue historique et géographique ainsi que sous le rapport ethnique, j'ai tâché de montrer clairement la vraie valeur et l'importance de l'œuvre du grand savant alexandrin du point de vue de l'époque dans laquelle il avait vécu, aussi bien qu'à l'égard des exigences de l'époque actuelle, qui veut savoir avant tout «ce qui en avait été en réalité».

Dans son œuvre, Ptolémée nous apparaît comme le plus grand géographe de son temps et comme le dernier des géographes de l'antiquité grecque. D'après ce que nous savons, il avait été, en vérité, le plus grand savant et l'esprit le plus universel de son époque, un véritable omniscient, qui tâchait de comprendre par son esprit et par son travail non seulement tout ce qui peut se voir dans le monde entier, mais aussi, étant un connaisseur remarquable de la musique, la sphère invisible de sons. En même temps, c'était un homme tout à fait sobre.

Et c'était précisément cette sobriété qui l'avait fait dévier dans la plus grande et la plus fondamentale des questions de son intérêt scientifique, à savoir dans la question concernant le rapport qui existe entre la terre, le soleil et l'univers. Il a préféré la doctrine empirique d'Aristote sur le géocentrisme à la géniale doctrine héliocentrique d'Aristarque, qui s'oppose en apparence à la sobre expérience.

Si nous prenons en considération les possibilités critiques de son époque, cette erreur ne fait que contribuer à l'honneur de sa probité scientifique. Et pourtant cette erreur, avec d'autres méprises de moindre importance, qui se sont introduites dans sa *Γεωγραφικὴ ὑφήγησις*, avant tout à cause de ses sources d'alors souvent très insuffisantes, mais principalement avec les fautes apportées dans son œuvre par les copistes ultérieurs ou bien commises par ses interprètes modernes, a été la cause principale pour laquelle bien des savants critiques de l'époque la plus récente, avec en tête K. Müllenhoff, l'un des fondateurs et des plus remarquables représentants de la science sur les antiquités germaniques, l'ont proclamé fourbe et falsificateur impertinent. Voilà la caractéristique de l'homme, appelé *θεῖος* (divin), suivant l'usage d'alors, par ses contemporains et par le monde savant des siècles postérieurs qui lui étaient de beaucoup plus proches et qui avaient pour cela un critérium incomparablement meilleur de ses possibilités de travail. Voilà le savant à qui seul son successeur en géographie, Markianos d'Héraclée, certes, témoin principal de ses possibilités de travail, attribue les épithètes superlatives *θειότατος* et *σοφώτατος*, bien qu'il cite aussi d'autres savants très célèbres de l'antiquité comme Protagore, Ératosthène, Artémidore d'Éphèse et d'autres. L'influence extraordinairement grande que ses travaux ont produite sur les ouvrages et sur les opinions du monde savant jusqu'au moyen-âge avancé, témoigne la grande estime et le respect dont jouissait le nom de Ptolémée encore au cours d'une longue série de siècles postérieurs.

Müllenhoff et d'autres savants, qui ont jugé les travaux de Ptolémée avec une telle sévérité et injustice, ont négligé l'exi-

gence essentielle d'une critique objective. Ils ont omis le fait que le critiqué et ses travaux doivent être estimés et évalués d'après les conditions et les possibilités non de leur temps à eux mais de son temps à lui et que l'auteur jugé n'est pas coupable des erreurs et des méprises commises par ses copistes et par ses interprètes ultérieurs.

Ainsi la destinée de Ptolémée, à l'époque moderne, a été la même, seulement encore moins favorable, que celle de beaucoup d'autres savants qui ont fait des recherches et qui ont écrit, écrivent et écriront sur des choses peu connues. C'est le même sort qui poursuit, aujourd'hui déjà, les juges sévères de Ptolémée, en premier lieu p. ex. aussi K. Müllenhoff. Il n'est que juste de se demander comment le professeur Müllenhoff aurait rempli la tâche outre mesure difficile de Ptolémée, s'il avait vécu au II^e siècle à Alexandrie et non à Berlin au XIX^e siècle et s'il avait, en puisant dans les sources aussi insuffisantes, à nous présenter en chiffres et avec les dates aussi sèches un tableau pénétrant p. ex. de l'Europe septentrionale. Relevons une fois de plus que K. Müllenhoff a tort d'avoir jugé le travail de Ptolémée du point de vue de la deuxième moitié du XIX^e siècle et non du point de vue de l'époque dans laquelle Ptolémée avait vécu.

Cependant la chose a aussi son côté bon, car ce sont précisément ces erreurs et la série infinie de fautes déjà commises et de celles qui peuvent encore être faites par des interprètes de l'œuvre de Ptolémée. Ils ne cesseront sans doute jamais d'étudier attentivement les travaux de Ptolémée et leur esprit scrutateur lui assurera ainsi une véritable immortalité...

La tâche que Ptolémée a entreprise dans la première moitié du II^e siècle de notre ère, donc il y a plus de dix-huit siècles, a vraiment dépassé les forces humaines. Il avait voulu présenter un guide, en forme aussi succincte que possible, d'après lequel chacun de ses lecteurs put, où que ce fût et à n'importe quel moment, s'esquisser une carte schématique de l'œcumène, du monde entier connu à son époque et de ses différents territoires. De telles cartes, il n'en a pas ajouté à son guide. Nous ne

sommes pas bien sûrs s'il n'a pas joint au moins une carte synoptique à toute l'œcumène. L'a-t-il fait, elle a dû se perdre de bonne heure et elle n'est pas devenue le modèle des cartes de ce genre, connues à présent, qui proviennent en général de l'époque ultérieure. Il en est de même en ce qui concerne les cartes des territoires que nous trouvons jointes aux différents manuscrits et qui portent généralement les marques typiques des époques ultérieures, desquelles datent ces manuscrits (cf. VG. I, annexe II¹). Certes, le texte de l'Hyphégèse de Ptolémée montre en toute sûreté que l'auteur l'a écrit et rédigé d'après les cartes, respectivement d'après les dessins schématiques faits par lui-même.

La meilleure preuve des difficultés qu'il avait à surmonter en dessinant ces cartes-modèles, c'est le tableau de l'Europe et notamment celui de la grande Germanie, qui est le principal sujet des considérations contenues dans le présent travail.

Avant de l'aborder, il faut consacrer ici encore quelques remarques à la question de savoir dans quelle mesure Marinos de Tyre, le plus proche prédécesseur et contemporain plus âgé de Ptolémée, a pris part à des travaux de celui-ci.

Depuis les temps de Berger, on a pensé, dans la littérature mondiale, que les livres II—VII de l'Hyphégèse de Ptolémée ont été écrits, au fond, par Marinos et, dans notre littérature tchèque, on est même arrivé à la conclusion que Ptolémée a emprunté l'héritage à Marinos avec l'ouvrage géographique inachevé qui y était contenu et qu'il en a profité (et, à proprement dire, abusé) dans son Hyphégèse.

Ces deux conclusions sont incorrectes et injustes. Quant à Marinos de Tyre, nous ne le connaissons que des renseignements que nous en donne Ptolémée. Et nous devrions lui en être reconnaissants rien que pour cette raison. Ptolémée a consacré au travail de Marinos la partie essentielle de son I^{er} livre, quinze chapitres tout entiers (de 24 chapitres). Nous y appre-

¹ Renvoi à mon travail »Velká Germanie Klaudia Ptolemaia« = La grande Germanie de Claude Ptolémée.

nons que Marinus avait été le vrai prédécesseur immédiat dans le domaine pour lequel les Grecs avaient créé le mot *γεωγραφία*, c'est-à-dire le dessin d'une carte qui représente, en traits généraux, toute la terre. En même temps, les remarques critiques de Ptolémée nous montrent que chacun de ces deux savants avait pris une autre voie pour arriver au but proposé, Marinus en recueillant et notant assidûment avant tout des renseignements de tout genre. Il en a publié plusieurs travaux et non un seul qu'il n'aurait pas achevé, comme le pensent les auteurs de la théorie mentionnée ci-dessus. Par endroits, Ptolémée critique assez sévèrement le procédé incohérent et sans méthode dont «cet homme» (Marinus) se servait dans ses *συντάξεις* ou *ἐκδόσεις τῆς τοῦ γεωγραφικοῦ πίνακος διορθώσεως* et par lequel il n'a jamais pu aboutir. Et c'était précisément cet insuccès de Marinus qui a suggéré à Ptolémée l'idée d'élaborer d'une manière plus méthodique l'instruction suivant laquelle on devrait dessiner une carte de la terre et de ses différents territoires. Ce dessin, il l'a aussi réalisé. Certes, il va sans dire que, cela faisant, il a utilisé, outre les renseignements recueillis par lui-même, aussi les matériaux rassemblés par Marinus. Il lui avait fallu soumettre ces matériaux très hétérogènes à un examen bien attentif pour avoir un critérium un et pour pouvoir s'en servir dans l'élaboration des tableaux de sa propre «instruction» (*γεωγραφικὴ ὑφήγησις*). Au clair de ces faits se dessine sous nos yeux aussi la caractéristique générale des deux derniers grands géographes de l'antiquité grecque. Marinus avait été avant tout un collectionneur assidu des renseignements sur différentes régions de la terre, tandis que Ptolémée avait été en outre aussi un synthéticien à vues larges, qui est arrivé au but que Marinus avait été empêché d'atteindre à cause de sa conscience peureuse.

Il va sans dire que Ptolémée avait été obligé de remplir de grandes lacunes qu'il rencontrait sans cesse dans ses matériaux aussi hétérogènes et il s'acquittait de cette tâche par ses propres conjectures qui pouvaient être justes, mais qui aussi pouvaient ne pas l'être. Cependant comme les Grecs comprenaient

sous la notion de géographie le dessin des cartes de la terre en traits généraux, cela n'était nullement un inconvénient important (suivant le témoignage de Ptolémée, Marinus lui aussi travaillait par évaluations et conjectures), car l'exigence d'une carte géométriquement tout à fait précise n'était pas encore connue à son époque et, bien entendu, elle n'était même pas réalisable. La notation détaillée des connaissances acquises sur une carte, c'était considérée comme une tâche de la chorographie.

Quant à la forme de l'Hyphégèse, je voudrais encore remarquer que, dans les livres II—VII, Ptolémée indique le site des différents points fixes (embouchures et sources de rivières, caps, points limites des chaînes de montagnes, colonies) par leurs coordonnées géographiques, par les nombres déterminant en degrés et en minutes la longitude et la latitude de ces points et déduits des données prises à des sources ou bien souvent même obtenus par une simple évaluation. Dans le livre de clôture VIII, Ptolémée indique le site de ses πόλεις (cités et colonies) non en degrés, mais en heures: il détermine la latitude de chaque lieu par le nombre d'heures et de minutes de son jour le plus long (au solstice d'été) et la longitude par le nombre d'heures (minutes) pendant lesquelles le soleil parcourt la voie qui se trouve entre lui et Alexandrie. Or, il détermine ici les sites géographiques d'une manière plus primitive. Cette circonstance et l'idée que l'on s'est formée de l'essentiel de son œuvre, à savoir que les livres II—VII, proviennent de l'héritage laissé par Marinus, ont conduit à penser que le livre VIII de l'Hyphégèse est, par son origine, plus ancien que les livres précédents et que, le premier livre excepté, ce n'est que le livre VIII qui représente la création réelle et indépendante et la propriété spirituelle de Ptolémée.

Néanmoins, cette idée est naturellement fausse. Comme l'a déjà démontré O. Cuntz et comme c'est aussi confirmé par mes calculs, les nombres d'heures indiqués au livre VIII sont déduits des calculs et reçus par l'arrondissement des nombres analogues de sites qui se trouvent aux livres II—VII. Dans le

dernier chapitre (30) du livre VIII, Ptolémée donne l'énumération sommaire des 26 principaux territoires en lesquels il a divisé toute l'œcumène, en indiquant en même temps leurs sites géographiques (longitude et latitude) de nouveau en degrés.

Le tableau géographique de la grande Germanie de Ptolémée, qui reproduit les représentations que les anciens s'étaient formées de la Germanie libre entre le Rhin et la Vistule, le Danube et la Baltique, y compris la Scandinavie et les îles danoises, nous montre bien clairement et expressivement combien grandes avaient été les difficultés avec lesquelles Ptolémée avait été obligé de lutter en élaborant son esquisse de carte, n'ayant à sa disposition que des renseignements insuffisants et rencontrant un manque presque absolu de mesures précises de sites et de calculs. Ce tableau prouve à la fois que, malgré les difficultés aussi grandes, il a tout de même réussi, et cela d'une manière vraiment surprenante, loin à Alexandrie, à nous donner le tableau fondamental et bien clair d'un pays qu'il n'avait jamais vu (cf. VG. II cartes ann. 1, 2, III ann. 1).

Comme il n'a pas tout à fait réussi à se tirer d'embaras causé par ce manque de renseignements, il n'a pas réussi non plus à éviter les deux erreurs fondamentales qui l'ont conduit à la déformation en plusieurs sens de la carte de Germanie et qui ont aussi influencé une certaine modification d'autres parties de l'Europe, au Sud et au Sud-Ouest de la Germanie.

Une de ces erreurs causée par l'interprétation erronée des notes d'itinéraires de commerce, qui représentaient ici la source principale de ses connaissances sur les sources de l'Elbe, consiste dans le fait qu'il a appelé Sudètes les montagnes au Nord du Danube (aux confins de la Bohême du Sud et de la Bavière-Autriche). L'autre de ces erreurs est due à la réunion des renseignements sur l'écoulement du Rhin du lac de Constance avec les renseignements touchant les sources du Rhin et, en liaison avec cela, le déplacement des sources du Danube et de toute la région autour du lac de Constance dans la direction plus au Sud, vers les vraies sources du Rhin.

Par suite de la première erreur la carte de Ptolémée nous

montre deux territoires tchèques ou bien tchéco-bavarois, l'un «sous» les vraies Sudètes (que Ptolémée a appelées la montagne d'Askibourg) et «sous» la montagne Méliboque, longue chaîne de montagnes dans laquelle il a compris les Monts Métalliques actuels, la Forêt de Thuringe et d'autres, l'autre s'étendant «sous» la longue chaîne de montagnes au Nord du Danube, appelée par Ptolémée Sudètes. A cause de cela les régions de la Germanie orientale se sont étendues de toute la largeur de la Bohême actuelle dans le sens de méridien vers le Nord.

Pour y conformer aussi la partie occidentale de la Germanie, Ptolémée a mené le cours du Rhin de Mayence jusqu'à ses bouches aussi dans le sens de méridien, par suite de quoi la partie septentrionale elle aussi s'est déplacée, bien entendu, vers l'Est (Nord-Est). Par conséquent, entre le cours de l'Elbe et la montagne d'Askibourg (les vraies Sudètes) s'est produit un large intervalle, parce que la limite orientale de cette chaîne de montagnes avait été déterminée par les données sur les frontières orientales de la Germanie, respectivement par les indications sur les sources de sa Vistule-Visla, qui elles aussi, se sont déplacées vers l'Est. La chaîne de montagnes, appelée Abnoba, dans laquelle Ptolémée a compris outre les montagnes s'étendant au Sud du Bas-Main aussi la région montagneuse située au Nord, s'est également déplacée plus loin du Rhin vers l'Est, etc.

Ayant déplacé les sources du Danube dans le site des vraies sources du Rhin, Ptolémée a étendu surtout la Germanie du Sud-Ouest dans le sens de méridien vers le Sud et il a resserré ainsi à la fois l'espace entre le Danube et l'Italie. En suite de quoi il s'est produit un resserrement de superficie de la Rhétie, de la Norique et en partie aussi de la Pannonie et un déplacement de l'Italie septentrionale vers le Sud, ce qui a causé, à son tour, un rétrécissement de l'axe longitudinal de l'Italie et de la partie-nord de l'Adriatique presque dans le sens de parallèle. L'écart de l'axe longitudinal de la partie-nord de l'Adriatique a causé, bien entendu, aussi une autre direction

du littoral d'Istrie et d'une grande partie de rivage d'Illyrie (du littoral actuel croato-dalmatien), de sorte qu'il va d'abord de l'Ouest vers l'Est et passe lentement par un grand arc vers le Sud (au golfe de Cattaro actuel à peu près). Par cela Ptolémée a déplacé son Illyrie vers le Nord, ce qui a eu pour conséquence un resserrement de l'Illyrie et de la Pannonie. Une autre conséquence de ce fait était l'écart du cours du Danube de la direction Sud dans le sens Sud-Est. A l'Ouest, la suite naturelle du déplacement des bouches du Rhin vers le Nord-Est a été le déplacement de tout le littoral de la Gaule et de l'Hispanie. Parce que le site du détroit de Gibraltar d'aujourd'hui (*fretum Gaditanum*) était si bien connu à Ptolémée qu'il est devenu l'un de ses principaux points fixes (Ptolémée le détermine, d'accord avec la réalité, par le parallèle 36) et comme le littoral de la Méditerranée ne pouvait pas subir de modifications, Ptolémée a eu l'idée de rompre au centre l'axe longitudinal des Pyrénées, de sorte qu'il va vers le Nord-Ouest, vers le golfe de Biscaye actuel. Par cela le littoral hispanique septentrional a été déplacé, de deux degrés de latitude environ, vers le Nord. Ainsi a été compensée la différence causée par le déplacement du bras principal des bouches du Rhin dans le site de l'embouchure de la Weser. Ce déplacement a été la conséquence de la rectification du Bas-Rhin vers le Nord. Bien entendu, le littoral occidental d'Hispanie s'est prolongé de 7% à 9% degrés de latitude et ainsi la forme de la péninsule a été déformée.

Outre les modifications causées sur la carte de Ptolémée par le déplacement du cours du Haut-Danube et du Bas-Rhin, il faut mentionner encore les frontières orientales de Germanie que Ptolémée conduit, conformément à l'opinion des anciens, il est vrai, sur la Vistule, mais de telle manière qu'il se représentait le cours de la Vistule en somme comme une droite suivant du côté Est la voie de commerce d'«ambre», qui allait de la Porte morave par les régions de la Haute-Oder vers la Basse-Vistule.

Quant aux différents groupes d'îles de la mer du Nord et

de la Baltique, je voudrais renvoyer ici au fait que Ptolémée emploie trois fois pour les nommer le chiffre symbolique oriental «trois» ce qui doit simplement signifier qu'il y en a plusieurs. Ptolémée se représentait la presqu'île de Scandinavie — également d'accord avec l'opinion des anciens — comme une grande île baignée de tous côtés par l'Océan («la grande Scandie», à la différence des «petites Scandies» — îles danoises).

Les notes de Ptolémée concernant les conditions orographiques en Germanie marquent un grand progrès en comparaison avec les connaissances respectives du monde romain, qui ne manifestait presque aucun intérêt pour des connaissances de tel genre. Pour le Romain, entièrement pratique, les montagnes ne présentaient aucun objet d'études scientifiques, comme il en était chez Ptolémée. Il n'y voyait qu'un obstacle dans la voie vers son but d'intérêt commercial ou militaire. Aussi comprenons-nous bien les grandes difficultés avec lesquelles l'auteur de l'Hyphégèse recueillait les données nécessaires sur le nombre et le site de diverses chaînes de montagnes en Germanie, qu'il trouvait dans les itinéraires de commerce, où il y avait, çà et là, des notes marginales sur montagnes, sources et embouchures de fleuves, etc. Le tableau orographique général de sa Germanie a été esquissé d'après ces notes souvent fortuites qui, une fois, contenaient telle ou telle mention sur telle ou telle chaîne de montagnes sans indication de nom, une autre fois, le nom de montagne noté de telle manière que seul le propriétaire originaire de l'itinéraire savait bien ce qu'il voulait dire par cela en réalité. Malgré tous ces obstacles et toutes les erreurs qui s'ensuivaient, ce tableau orographique montre un accord relativement très bon avec la réalité en ce qui concerne le nombre et la direction principale de l'axe longitudinal des grands groupes de montagnes, ainsi que des chaînes de montagnes plus petites qui les unissaient les uns aux autres. Il n'en était pas de même, quant aux appellations de chaînes de montagnes. Il est évident que ces appellations se trouvaient dans les itinéraires de beaucoup plus rarement.

Ainsi on voit sur la carte dessinée d'après les données de Ptolémée (VG. II ann. 1) qu'il distinguait, dans les régions danubiennes, trois principaux grands groupes (zones) de montagnes, à savoir l'un au Sud-Ouest entre le Haut-Rhin et la Basse-Altmühl bavaroise à l'axe longitudinal du Sud-Ouest au Nord-Est, or en parfait accord avec la réalité, l'autre plus loin vers l'Est, au Nord du Danube, au sens de parallèle jusqu'à la Basse-Jihlava (rivière), et le troisième encore plus loin vers l'Est entre le Danube et les sources de la Vistule, dans la direction de méridien en somme. Dans le territoire s'étendant au Nord de ces trois groupes de montagnes, il dessine trois autres principales chaînes de montagnes: l'une à l'Est du Rhin au sens de méridien, parallèlement avec le cours de ce fleuve jusqu'à la latitude des sources de l'Ems, l'autre allant au sens de parallèle de Hesse d'aujourd'hui à l'Ouest de la Fulda jusqu'à l'Elbe moyen, et la troisième à l'Ouest des sources de la Vistule au sens général du Sud-Est vers le Nord-Ouest.

On peut facilement et à première vue identifier ces six principales chaînes de montagnes d'après leurs sites et la direction de leurs axes longitudinaux: la première avec les montagnes à partir de la Forêt Noire par l'Alb souabe jusqu'à la partie-sud du Jura Franconien inclusivement, l'autre avec les montagnes et le pays montagneux des deux côtés des frontières actuelles tchéco-moraves et austro-bavaroises, la troisième avec les Karpates occidentales, la quatrième avec le pays montagneux à l'Est du moyen et du Bas-Rhin, la cinquième avec les montagnes à partir du Rhoen par la Forêt de Thuringe jusqu'à la limite-est des Monts Métalliques et la sixième avec les Sudètes actuelles de Jeseníky jusqu'aux Monts de Lusace inclusivement.

Parmi ces six principales chaînes de montagnes ou bien dans leur voisinage, Ptolémée a distingué quatre autres «forêts» plus petites (c'est-à-dire chaînes de montagnes boisées): l'une entre les deux grandes chaînes centrales, qui marquait évidemment leur réunion à partir de Fichtelgebirge vers le Sud, l'autre entre la chaîne centrale, au Nord du Danube, et les Karpates

occidentales, la troisième «forêt» au Sud de la même chaîne centrale et la quatrième enfin à l'Est de la troisième, «sous» la limite occidentale de la deuxième «forêt». Le site de la deuxième «forêt» marque qu'il s'agit de la région montagneuse qui s'étend de la Basse-Svratka jusqu'aux Karpates, la deuxième «forêt» est évidemment identique avec la partie la plus méridionale de la chaîne centrale de montagnes au Nord du Danube, aux confins de la Bohême du Sud et de la Bavière-Autriche, et la troisième avec les collines de Pavlov, au voisinage de Mušov romain. Ces collines-ci, bien que de petite étendue, étaient de grande importance pour les Romains voyageant de Vindobona vers Mušov car, bien visibles de loin, elles leur servaient d'indicateur de chemin.

Le côté faible, en ce qui touche ces chaînes de montagnes, ce sont leurs appellations. Les noms des deux chaînes occidentales de montagnes sont relativement le mieux placés. La chaîne sur le cours le plus haut du Danube est appelée par Ptolémée «montagnes du même nom que portent les Alpes» (τὰ ὁμώνυμα τοῖς Ἀλπειοῖς ὄρη) ce qui atteste que du moins sa partie centrale portait, déjà à cette époque-là, le nom actuel *Alb* ou *Alba* que lui avait donné la population celtique de cette région-là. A la deuxième chaîne s'attache chez Ptolémée le nom ancien indigène *Abnoba*. Bien entendu, Ptolémée l'a transporté aussi au pays montagneux au Sud du Bas-Main.

La principale chaîne centrale a été appelée par Ptolémée par erreur *Sudètes*. Cette erreur a eu, comme je l'ai déjà mentionné, de très graves conséquences pour le tableau non seulement de sa grande Germanie, mais aussi pour celui des autres régions voisines. Cette erreur a été causée sans doute par la réunion erronée des renseignements (notes marginales) d'itinéraires sur les sources de l'Elbe et sur les vraies *Sudètes* avec la note ou les notes sur les sources de la Vltava (Moldau), que l'on prenait pour le haut cours de l'Elbe, dans les montagnes au Nord du Danube.

Puisque Ptolémée a désigné par le nom «*Sudètes*» les montagnes du Sud de Bohême, ces montagnes-ci ont été placées

dans le site des vraies Sudètes. En outre, les deux principales et longues chaînes de montagnes plus au Nord, que Ptolémée a appelées, comme je l'ai déjà dit plus haut, la *montagne d'Askibourg* (à savoir les vraies Sudètes) et la *montagne Méliboque* (les Monts Métalliques, la Forêt de Thuringe, etc.), ont été déplacées de toute la largeur de la Bohême et de la Bavière du Nord plus loin vers le Nord. Suivant le caractère des renseignements que lui avaient fournis les itinéraires et qui, en réalité, se rapportaient aux régions de la Bohême actuelle, Ptolémée s'en est servi une fois pour dessiner le territoire au Sud de ses Sudètes et, une autre fois, pour sa montagne d'Askibourg (dans le cas où le nom de Sudètes ne figurait pas dans l'itinéraire en même temps). Pour cette raison le territoire de la Bohême s'est prolongé de toute sa largeur vers le Nord. Les régions de la Bavière du Nord se sont prolongées de la même manière.

La chaîne de montagnes boisée, qui unit la montagne Méliboque à ses Sudètes, porte chez Ptolémée le nom la *forêt Semanus* (*Σημανοῦς ὄλη*), les trois «forêts», dans le voisinage des Sudètes de Ptolémée, s'appellent *Gabreta* (sans doute nom ancien de l'époque celtique, comme il en est de même pour le nom de Sudètes lui-même), la *forêt Orkynienne* (évidemment une survivance littéraire des temps plus anciens d'après l'appellation générale d'autrefois *Hercynia silva*, qui a causé déjà à Ptolémée bien de l'embarras), et la *Luna*, nom dont les marchands méridionaux ont apparemment surnommé les collines de Pavlov d'après leur forme courbée en arc et ouvert vers le Sud.

Quant au groupe de montagnes des Karpatés occidentales, qui lui délimitait au Sud-Est la Germanie et sa Sarmatie européenne, Ptolémée lui a donné le nom artificiel de *Monts Sarmatiques*.

Le plus faible côté de la géographie de Ptolémée, ce sont les données hydrographiques. Elle nous montre bien que les vieilles voies de commerce évitaient, autant que possible, la proximité de cours d'eau, parce qu'il y avait beaucoup d'obstacles (marais, embouchures larges et marécageuses d'affluents, etc.). C'est

pourquoi nous trouvons chez Ptolémée des renseignements plus détaillés seulement sur le cours des deux principaux fleuves romains limitrophes, à savoir du Danube et du Rhin, tandis que, quant à d'autres fleuves de Germanie, il n'en connaît que le site de leurs embouchures (sans doute avant tout des périples marins, des notes sur les voyages de circumnavigation autour d'une mer ou d'un pays) et ce n'est qu'exceptionnellement qu'il est renseigné sur le site de leurs sources (Ems, Weser, Elbe et Vistule), ne sachant autrement rien de précis sur leurs cours eux-mêmes. Les notes d'itinéraires ne lui ont rien appris sur toute une série d'autres rivières, même assez grandes, telles que Neckar, Main, Lippe, Aist, Naab, Váh, Hron, Ohře, Mže, Sázava, etc.

Ptolémée n'a pas cherché à insérer avec esprit de suite les résultats de ses travaux ethnographiques dans le cadre orographique qu'il a acquis si laborieusement et dont, la plupart du temps, il n'ignorait pas les défauts. Il n'a pas tâché non plus de les introduire dans le cadre hydrographique encore plus problématique. Il y avait suivi d'autres chemins. Pour chacun de ces deux buts il s'était créé deux zones indépendantes dans lesquelles il avait introduit les données que ses sources lui avaient fournies pour l'un et l'autre de ces deux cadres. Il emploie l'indication de sites par rapport à des montagnes ou à des fleuves seulement comme expédient d'orientation (p. ex. les Marcomans ont leurs sièges «sous la forêt *Gabreta*», ou les Semnons siègent de l'Elbe jusqu'à l'Oder-*Suebos*, etc.).

Pour son ethnographie de la grande Germanie il s'est créé six zones ou, mieux vaut dire, six territoires, dans lesquels il a placé en somme 75 (avec la «solitude» helvétique 76) tribus ou leurs parties: 1. dans la zone rhénane 9 (avec la «solitude» helvétique 10), 2. dans la zone littorale entre les bouches du Rhin et celles de la Vistule, y compris «l'île» de la Grande Scandie (Scandinavie) 21, 3. dans la zone centrale souabobourguignonne 3 grandes tribus; cette zone divise tout le reste de Germanie en deux parties, celle plus au Nord avec une zone — la 4^e —, dans laquelle il place 10 tribus (ou leurs parties)

et celle plus au Sud avec deux zones ou territoires, l'une — 5^e —, des deux côtés des montagnes appelées la montagne d'Aski-bourg et la montagne Méliboque, dans laquelle Ptolémée nomme 13 tribus, respectivement leurs parties, et l'autre — 6^e — s'étendant sur le reste de territoire plus au Sud, où il cite 19 tribus (noms ethniques).

En ce qui concerne les matériaux ethnographiques que Ptolémée cite dans son Hyphégèse, ce sont notamment les données sur les sièges de diverses tribus qui sont d'importance particulièrement grande et vraiment documentaire, p. ex. si l'on va du Nord, les données sur les sièges de Finnois, de Guts (Goths-Gutons) et de Levons en Scandinavie, de Saxons, sur le territoire à partir des îles «Saxonnes» et de l'embouchure de l'Elbe jusqu'à la rivière de Chalusus—Varnava, de Rugii, dans le delta de la Vistule, de Burgundi entre l'Oder et la Vistule à l'Est de Semnonnes et au Nord de Lugii (la première et l'unique nouvelle sur les sièges de Burgundi dans ces régions-là), de Lugii des deux côtés de la partie orientale des Sudètes (réelles; Ptolémée n'a encore rien appris sur les Vandales dans ce pays-là!), de Silingae, au Nord de la partie occidentale des Sudètes (vraies — Monts des Géants; la première et la plus ancienne nouvelle sur ce peuple), de Corcontii du côté-sud des mêmes montagnes (sous les «Krkonoshe»; la cohérence des deux appellations est évidente), de Cotini en Moravie, de Cherusci entre le Harz et la Forêt de Thuringe (non au Nord du Harz!), d'Angles entre les Chérusques et les Langobards dans la Basse-Polabie (le premier et l'unique renseignement historique sur les sièges des Angles dans ces régions!), des anciens sièges des Helvètes (*ἡ τῶν Ἑλληνικῶν ἔρημος* — apparemment encore avec les derniers restes de ce peuple celtique) sur le territoire entre le Haut-Rhin et le Haut-Danube, au Nord du lac de Constance, des sièges de Marcomans «sous» la forêt Gabreta, c'est-à-dire au Sud de la Forêt de Bohême et des montagnes de Nové Hradý, dans la Haute-Autriche actuelle, de Quades en Slovaquie et d'autres (cf. VG. II, cartes ann. I, II).

Pour l'énumération des matériaux topographiques eux aussi Ptolémée a choisi un nouveau procédé. Au chapitre traitant de la Germanie, il les a séparés de l'ethnographie (dans les chapitres précédents du livre II, qui contiennent la description de l'Europe occidentale, les deux matériaux étaient unis les uns aux autres) et il les présente à part dans quatre alinéas qui énumèrent en forme tabellaire les noms de colonies (en degrés et en minutes) et leurs latitudes dans quatre zones parallèles, tout à fait mécaniquement, sans tenir compte de frontières naturelles. Ces quatre zones suivent les parallèles de telle manière que la première, à partir du Nord, comprend le territoire entre le parallèle 56, sur lequel Ptolémée conduit le littoral-sud de la mer Baltique, et entre le parallèle 54. La deuxième zone comprend la superficie suivante, $2\frac{1}{2}$ degrés de largeur ($51^{\circ} 30' - 54^{\circ}$ de latitude septentrionale), la troisième une superficie large de 3 degrés ($48^{\circ} 30' - 51^{\circ} 30'$ de latitude septentrionale) et enfin la quatrième la superficie limitée par le cours du Danube et par le parallèle $48^{\circ} 30'$ de latitude septentrionale. Ptolémée a évidemment préféré cette division, parce que, souvent, il ne savait pas auquel de ces peuples telle ou telle colonie appartenait et de quel côté de telle ou telle chaîne de montagnes il devrait les placer.

C'est ainsi qu'il énumère en Germanie et détermine ensuite le site de 95 colonies (*πόλεις*, avec le port de Mararmanis). Dans la première zone la plus septentrionale, il y en a 20, dans la seconde 29, dans la troisième 27 et dans la quatrième, la plus méridionale, 19 (cf. VG. III, cartes ann. I, II).

Il suffit de tenir compte de ce qui a été dit ci-dessus pour voir combien difficile est la tâche d'identifier maintes et maintes de ces colonies. Il faut examiner avec beaucoup d'attention bien des questions complexes, pour trouver la réponse à la question de savoir, d'une part, où Ptolémée se les représentait et, d'autre part, quel a été ou quels ont été les itinéraires qui lui avaient fourni les renseignements respectifs, quelle influence les erreurs de Ptolémée et, avec elles, la mise à point intentionnelle ou involontaire de cartes, ont pu produire sur l'indication du site de

ces colonies sur la carte de Ptolémée, etc. Tout à fait inopportunes pour ce but sont les formules générales mathématiques de réduction recommandées p. ex. par Forbiger, Sadowski, Mehlis et d'autres savants, ainsi que les méthodes arbitraires d'étymologie qui identifient les πόλεις de Ptolémée d'après une ressemblance fortuite de leurs noms avec les noms de villes actuelles (cf. Eburodunum-Brno).

La grande importance de la topographie de Ptolémée s'ensuit aussi et avant tout du fait qu'elle est née de toute une série d'itinéraires, des renseignements de marchands sur les différentes voies de commerce et que ces voies étaient d'une portée extraordinairement grande pour la propagation d'influences culturelles que l'empire romain produisait sur la Germanie antique au Nord du Danube et à l'Est du Rhin.

On a déjà consacré bien des travaux à la question de savoir comment se révèlent ces voies de commerce dans la géographie de Ptolémée et on a tâché de résoudre ce problème de différente manière. A mon avis, on peut distinguer, dans l'Hyphégèse de Ptolémée, en somme, 11 voies principales de ce genre, à savoir 6 voies qui unissaient les confins sur le Danube ou les régions avoisinantes au rivage de la Baltique, deux voies unissant les pays danubiens romains au littoral de la mer du Nord, une voie menant de là-même (du «limes» romain sur l'Altmühl) vers le Bas-Rhin, une ligne de commerce allant de la Basse-Rhénanie à la Baltique et enfin une voie qui unissait les deux mers, la mer du Nord et la Baltique (VG, III, annexe II).

Ce sont les voies suivantes: 1. de Brigetio-Kelemantia à l'embouchure de la Vistule, 2. de Carnuntum à l'embouchure du même fleuve (ces deux voies s'unissaient à Eburodunum), 3. de Vindobona à l'embouchure de l'Oder (*Suebos*), 4. d'Arelate-Usbium au delta de l'Oder, 5. du même point de départ sur le Danube à l'embouchure de l'Elbe, 6. de Boiodurum à l'embouchure de la Weser, 7. du «limes» sur l'Altmühl bavaroise au delta de l'Oder, 8. de là-même vers le Bas-Rhin, 9. de Segodunum vers la Basse-Warnow (*Chalousos*), 10. d'Alise romain vers la Basse-Warnow (ces deux voies se joignaient à Amisia), et 11.

de Fabiranon près de la mer du Nord à Marionis et Koinoenon, près du littoral Sud-Ouest de la Baltique.

Outre ces voies principales, on peut en constater plusieurs jonctions ou embranchements. Les voies archéologiquement attestées du bassin du Main au bassin de l'Ohře tchèque et du bassin danubien de Passau (ancien Boiodurum) au bassin de la Volyňka au Sud de Bohême, ainsi que la voie menant de Kouba (Cham), en Bavière, par Domažlice au bassin de la Mže et d'autres ne se révèlent nullement dans la géographie de Ptolémée.

Quant à des voyages et la nature des routes sur le territoire de la Germanie antique, il faut distinguer entre les pays avoisinant l'empire romain et les régions plus éloignées. En Rhénanie orientale et dans le bassin septentrional du Danube, il y avait des routes de deux sortes, c'est-à-dire des grand'routes romaines et des chemins d'indigènes. Les grand'routes romaines, c'étaient d'une part des lignes principales à grande distance d'intérêt avant tout militaire, empierrées et pavées de plaques en pierre ou cailloutées, d'autre part c'étaient des lignes d'embranchement, où il en était de même. Sur ces routes — bien entendu si elles étaient en bon état — on voyageait confortablement et relativement en sûreté, parce qu'elles étaient sous la protection des garnisons romaines. Il n'en était pas de même, quant aux routes hors du territoire protégé par l'autorité et le pouvoir de l'empire. Ces chemins-ci — autant qu'ils ne menaient pas à travers des marais — manquaient, pour la plupart, de tout aménagement artificiel. C'étaient plutôt des lignes sur lesquelles allaient à pieds, à cheval ou en voiture la plupart des indigènes que des routes au sens actuel du mot. Là, où il y avait assez de place libre, elles s'élargissaient considérablement, comme il en est encore de nos jours chez nous, dans quelques contrées, sur les pâturages de communes (dans la région de la Forêt de Bohême, on appelle de tels sites de manière caractéristique «na drahách» = sur des traces). C'est seulement dans des ravins plus étroits, entre des rochers, etc., que ces traces divergentes se réunissent en chemin foulé

aux pieds, battu et couvert, aux temps de sécheresse, d'une épaisse couche de poussière qui change, par un temps pluvieux, en énorme quantité de boue. Souvent, surtout durant des pluies, des ruisseaux d'eau y coulent des pentes voisines. Dans les marécages et sur les tourbières, on affermissait de tels chemins par des fascines posées transversalement, par des barres ou poutres plus grosses que l'on joignait à l'extrémité au moyen de blocs de bois, de sorte qu'on avait des grilles fermes en bois, où l'on passait, comme sur des ponts, les endroits dangereux et d'autres lieux humides. Les Romains bâtissaient de tels «ponts» en bois à travers des marais, comme l'attestent p. ex. les *pontes longi* de L. Domitius dans le bassin de l'Ems. Cependant, on en trouve aussi dans les régions où les légions et les architectes romains ne sont jamais venus.

Les chaussées romaines étaient menées, en règle générale, autant que le terrain le permettait, en longues lignes droites, tandis que les chemins d'indigènes s'adaptaient très souvent au terrain, évitaient les obstacles naturels, en faisant des détours, elles cherchaient de préférence les lignes de partage des eaux et évitaient les rives marécageuses de cours d'eau. Le réseau de ces chaussées reliait les différentes régions de l'empire romain à leurs centres politiques et économiques, d'où elles divergeaient dans toutes les directions en forme d'éventail. Ce n'étaient que les plus importantes d'entre elles qui établissaient les relations directes de ces centres politiques avec les tribus voisines, en passant même à travers des futaies frontalières par lesquelles chaque tribu défendait son pays.

Les expéditions de commerce y étaient menacées par beaucoup de dangers. Les bandes de brigands, qui les guettaient dans les forêts ou dans les gorges rocheuses, leur enlevaient la marchandise, les matières premières, les esclaves et d'autres profits de commerce acquis en échange. Bien sûr, les marchands étrangers faisaient tout leur possible pour s'assurer par escorte armée ou bien en choisissant les routes autant que possible sûres et en évitant les passages, où leurs caravanes pourraient être menacées de n'importe quelle manière. Les

expéditions à plus longue distance n'étaient entreprises qu'à l'époque de la plus grande sécheresse, au printemps et en été avancés, où les routes étaient les plus solides, les passages à gué les plus faciles et lorsqu'on pouvait voyager même dans les lits de rivières à demi-secs, ce qui était d'importance considérable surtout pour les expéditions entreprises dans les régions des montagnes pleines de dangers.

Les expéditions à plus longue distance dans l'intérieur de tel ou tel pays s'effectuaient, bien entendu, à cheval ou à bêtes de somme, qui portaient des ballots de marchandises. Le confort des voyageurs n'était assuré que dans les territoires occupés par les Romains. Là, il y avait, le long des chaussées, des *tabernae*, même hors des villes et des colonies plus petites, des auberges privées, surtout dans la proximité des gués et dans les sites particulièrement beaux et pittoresques. Quelles étaient, à cet égard, les conditions plus loin dans l'intérieur de pays, il n'est pas possible, en attendant, de le dire avec certitude, mais il est probable que les marchands y pouvaient compter en premier lieu avec l'hospitalité des indigènes.

Les influences de l'empire romain exercées sur le territoire de la Grande Germanie par les voies de commerce étaient utiles, quant à la production et la culture matérielle, mais elles étaient nuisibles au point de vue social. Elles faisaient connaître à la population indigène les méthodes de travail avancées, elles éveillaient le goût pour l'élégance de forme et pour l'ornementation de céramique et d'autres produits et apportaient un véritable progrès dans le développement de la culture matérielle. D'autre part, l'exemple du despotisme romain et oriental influençait d'une manière néfaste les conditions sociales en Germanie. C'était notamment le système romain et oriental de la traite d'esclaves qui a produit une très mauvaise influence sur les conditions sociales en Germanie car, là aussi, il est devenu une occupation très lucrative.

Le IV^e volume de mon travail est consacré à la description concise de ces conditions sociales et culturelles. J'ai voulu le

publier comme II^e partie du volume III, mais des raisons techniques il paraît à part.

L'époque d'où proviennent les renseignements et les notes de Ptolémée et qui, par conséquent, détermine aussi l'espace de temps qui se reflète dans le tableau historique et culturel de la Germanie de Ptolémée, est limitée par les années où a commencé à se produire l'influence militaire, politique et culturelle de l'empire romain sur les conditions dans tout son vaste territoire, au 1^{er} siècle de notre ère, et par l'année dans laquelle Ptolémée a achevé son Hyphégèse.

Jusqu'à nos jours, les avis sur la date de l'achèvement de ce travail se partageaient beaucoup. Le plus souvent, on pensait que c'était vers l'an 150 ou entre les années 150—178 de notre ère. Par les études minutieuses des renseignements contenus dans les livres II—VII de l'Hyphégèse j'arrive à dater ce travail dans l'époque entre les années 135—142 et, dans cet espace de 7 ans, plus près de l'an 135 que de l'an 142. Or, du point de vue archéologique, le cadre de notre travail est donné en somme par l'époque latène avancée et protoromaine et par l'époque du règne d'Adrien, respectivement par celle d'avant le commencement du règne d'Antonin le Pieux.

En établissant cette date, on réfute en même temps la reproche que Kubitschek fait à Ptolémée de ne pas avoir cité quelques stations des légions romaines, attestées seulement de l'époque vers 150 de notre ère. Cette reproche, justifiée chez Kubitschek qui date l'Hyphégèse avant l'année 170, devient sans raison pour nous qui la datons entre les années 135—142. Notre opinion est aussi corroborée par le fait que Ptolémée, de même qu'avant lui Tacite, compte tout le territoire dit *decumates agri*, lui aussi, à la Grande Germanie, car la conquête de ce pays s'est également accompli seulement après l'achèvement de l'Hyphégèse, lorsque la ligne limitrophe Miltenberg-Lorch sur la Rems—Böhming—Hienheim, sur le Danube, avait été définitivement édiflée et fermée. Et cela n'avait eu lieu qu'à l'époque avancée du règne d'Antonin le Pieux, entre les années 148—161.

Du point de vue d'archéologie, il faut, à mon avis, distinguer dans la grande Germanie de Ptolémée deux grands territoires principaux de culture, à savoir le territoire d'influence directe de culture romaine-provinciale, qui formait une large zone des régions à l'Est du Rhin et au Nord du Danube, et le territoire intérieur des cultures germanique et celtique dans le bassin de l'Elbe et de l'Oder, y compris la Moravie actuelle. Sur le premier territoire, le pouvoir militaire, la diplomatie, la monnaie et les commerçants romains ont créé une sphère d'influence directe de l'empire. Le folklore indigène et notamment celui de la culture matérielle germanique y disparaissent presque complètement et subissent les influences de culture romaine-provinciale. Le territoire intérieur de la Germanie antique, dans le bassin de l'Elbe et de l'Oder, n'a pas éprouvé dans telle mesure l'influence nivelant de l'empire romain. Il a su garder son propre caractère de culture, quand même cette influence de culture romaine et romaine-provinciale, autant que nous pouvons la suivre dans des trouvailles archéologiques, a donné, à lui aussi, son empreinte ineffaçable.

Le premier territoire se divise en deux sortes de régions, c'est-à-dire en celles qui étaient directement occupées par les Romains et successivement renfermées par le « limes » romain et en régions en dehors de celui-ci. Dans les unes, il s'est créé, à tous égards, le même état de choses que dans les provinces voisines, tandis que, dans les autres, les conséquences d'influence romaine étaient tout de même un peu plus modérées.

Du point de vue ethnographique et social, les conditions qui existaient sur le territoire compris dans le « limes » étaient d'une complexité considérable. Suivant le témoignage de Tacite (G. 29), la population gauloise était la plus nombreuse dans les régions dites « decumates agri », soit que ce fussent les restes d'ancienne population helvétique ou bien les immigrés de Gaule (c'est à ceux-ci que Tacite pensait, semble-t-il, avant tout). A côté d'eux, c'étaient les Germains qui y siégeaient. La moins nombreuse était la couche régnante romaine, concentrée

dans des cités et dispersée à la campagne. La composition de garnisons était encore plus bigarrée.

Dans les régions occupées, les conditions sociales étaient de bonne heure analogues à celles qui existaient dans les provinces. Outre la population libre, il y avait, principalement dans les maisons et dans les fermes des Romains aisés et de provinciaux, beaucoup d'esclaves et de gens à demi libres, attachés par divers engagements à la terre qu'ils cultivaient et aux propriétaires de celle-ci.

En dehors du «*limes*», les conditions sociales n'étaient pas si complexes. Cependant, là aussi, il y avait des esclaves à côté des gens libres. Certes, leurs conditions de vie étaient chez les Romains, suivant Tacite, plus supportables que sur le sol romain, respectivement chez les Romains et les Gaulois.

Du point de vue ethnographique, il faut compter, sur ce territoire, à côté des Germains, aussi avec les restes de population celtique plus ancienne qui, peu à peu, disparaissaient dans la population germanique et, au Sud-Est, surtout en Slovaquie actuelle, avec les restes d'Illyriens, de Daces et de Sarmates-Yazygues. Il est possible qu'en outre les premiers immigrants slaves eux aussi aient commencé à s'y établir et à pénétrer à travers les régions karpatiques vers le Sud jusqu'au Danube et au delà de ce fleuve. Ils y vivaient probablement comme agriculteurs demi-libres et sans doute aussi comme esclaves vendus à des marchands d'esclaves dans les régions plus septentrionales.

L'absence d'unité ethnique et les grandes différences sociales contribuaient naturellement à ce que la culture romaine-provinciale prédominait bientôt dans la zone frontrière, le long du Danube et du Rhin. La conséquence naturelle en a été la romanisation à laquelle ont succombé le plus vite les restes d'ancienne population celtique et celtisée.

La population à l'intérieur du bassin de l'Elbe et de l'Oder se composait, pour la plupart, de Germains, puis de Celtes établis depuis l'époque plus reculée dans la partie plus méridionale.

dionale de ces régions et disparaissant lentement dans le ressac de Germains et, le long de la frontière Est de Germanie, de vieux Slaves.

Particulièrement intéressante est la question de savoir ce qui s'est passé avec le peuple de champs d'urnes de Lusace-Silésie, les sièges duquel comprenaient une grande partie de cette région. A mon avis, il faut bien faire la différence entre les destinées de la partie méridionale de ce peuple, établie dans la moitié septentrionale de Bohême, en Moravie, en Silésie attenante et en Slovaquie, et entre le sort de la plupart de ce peuple siégeant dans la région plus septentrionale. La première partie a disparu relativement vite, parce que, à cause de l'occupation subite et violente de cette large zone de territoire à partir de la Thuringe jusqu'à la Slovaquie occidentale, elle a été repoussée, extirpée ou asservie par le peuple des tombes de squelettes latènes, probablement au IV^e siècle de notre ère, et assimilée plus tard par la couche celtique régnante. Cette couche-ci, ce n'étaient pas les Boïens, comme on le pense depuis plusieurs dizaines d'années, mais les Volces Tectosages qui, suivant les témoignages des tombes de squelettes qu'ils nous ont laissées, étaient un peuple extraordinairement belliqueux. Et c'est juste pour cette raison que le souvenir de ces conquérants butineurs s'est empreint dans la mémoire des Germains voisins — également belliqueux — de sorte que leur nom (et non celui de Boïens) *Volc* — *Walh* ou *Walah*, *Walch* est devenu pour leurs voisins synonyme pour les Celtes en général.

Que ce peuple ne peut pas être identifié avec les Boïens, c'est allégué d'une part par le renseignement de Strabon (IV, 206), suivant lequel il est évident que les sièges de Boïens avoisinaient sur le Danube directement les sièges de Vindéliciens, et par les renseignements de Tacite (G. 28, 41, 42) et de Ptolémée (II, 11, 11: μέγα ἔθνος οἱ Βαῖμοι μέχρι τοῦ Δανουβίου ποταμοῦ), qui attestent clairement que la frontière Sud de Boiohemum, autrefois patrie de Boïens, était formée par le Danube, d'autre part par les trouvailles archéologiques, d'après lesquelles nous devons attribuer aux Boïens, conformément

à ces renseignements historiques, la région de «tumuli» tchéco-bavaroise, c'est-à-dire la région de caractère archéologique qui diffère essentiellement de la région du même âge des tombes de squelettes au Nord de Bohême.

Les Boïens et les Volces tchèques sont partis ou ont disparu dans l'averse de Germains au cours du I^{er} siècle de notre ère. En Moravie, les descendants de Volces — Cotins, suivant Tacite (G. 43) et suivant Ptolémée (II, 11, 10) — se sont maintenus, d'après les témoignages de trouvailles archéologiques, jusqu'au IV^e siècle de notre ère, disparaissant peu à peu parmi les Germains, qui pénétraient du Nord dans leur pays (c'est à eux qu'appartiennent la plupart des tombes du grand cimetière d'urnes près de Kostelec en Haná, dont le commencement date du III^e siècle). En Moravie de l'Est, ce sont les Valaques slaves qui sont devenus héritiers de leur nom Volc, Valch, Valach comme descendants des Slaves venant dans cette région successivement du bassin de la Vistule et de l'Oder par la Porte morave, passant par Moravie vers le Danube et, au delà, en Pannonie (où les atteste, déjà dans la deuxième moitié du I^{er} siècle de notre ère, le nom slave *Peiso* = *Pelso* = *Pleso* de Pline, NH. III. 146; à comparer aussi Aurelius Victor, De caes. 40), mais s'établissant sans doute en petits groupes comme ouvriers agricoles, pâtres, etc. aussi dans les régions montagneuses de l'Est de Moravie, empruntant comme minorité le nom à la majorité celtique d'alors, jusqu'à ce que, successivement, le nombre de la population slave ait grandi par l'arrivée d'immigrés nouveaux, de manière qu'il a commencé à constituer, dans les montagnes de l'Est de Moravie, la majorité, dans laquelle la minorité disparaissait, ainsi que dans la région plus fertile plus à l'Ouest, elle disparaissait successivement parmi les Germains récemment arrivés.

J'estime que cette explication du nom de Valaques de Moravie de l'Est est plus naturelle et mieux fondée que celle d'après laquelle les Valaques seraient venus chez nous de la Roumanie, car le fond linguistique commun de nos Valaques et de ceux de Roumanie, comme l'a montré d'une manière persuasive Crân-

jalǵ (Kranžalov), est extrêmement petit (ce ne sont que 26 mots qui se rapportent exclusivement à l'occupation de pâtres) et il a pu venir chez nous aussi du milieu slave de l'Ukraine orientale.

Quant aux Valaques roumains actuels, je pense qu'eux aussi ont emprunté leur nom aux Volces celtiques ou bien qu'ils ont été appelés par ce nom à l'époque du séjour de Daces en Slovaquie, d'où ils ont été repoussés par les Yazygues (Pline, NH. IV. 80), transportant ce nom dans leurs nouveaux sièges en Roumanie actuelle. A mon avis, l'appellation des Valaques roumains ainsi que des Valaques moraves provient donc de la même base celtique ancienne.

Un exemple analogue de cette transition de nom, qui s'est produite en Moravie de l'Est au III^e—IV^e siècle de notre ère, peut être constaté, à peu près d'un demi-millénaire plus tard, bien entendu dans une mesure de beaucoup plus large, plus loin au Nord, sur le territoire du peuple d'urnes. Là, le sort de ce peuple différait un peu de celui dans notre pays. Son territoire n'a pas été occupé par les Germains tout d'un coup, comme chez nous par les Celtes. Les Germains y pénétraient, paraît-il, en groupes plus petits déjà depuis l'époque avancée de Hallstatt. En minorité, ils s'établissaient dans le pays du peuple qui habitait cette région depuis des siècles et empruntaient probablement, comme nous en avons des exemples aussi d'autrepart (p. ex. chez les Vénètes slaves, plus tard chez les Varnes, Rouyanes et chez d'autres), successivement le nom et les coutumes à la majorité de la population d'alors. Pas à pas, la minorité d'autrefois devenait majorité, mais l'ancien nom du pays et de sa population continuait à se maintenir. Les anciens habitants ont fini par être complètement absorbés par les Germains dont le sang contenait sans doute plus ou moins de pourcents du sang de la population plus ancienne. Et ces Germains portaient — à côté de leurs noms de tribus — l'appellation sommaire de *Suebi* et leur pays s'appelait *Suebia*!

Le nom de *Suebi* est attesté par une série d'écrivains anciens — César, Strabon, Pline, Tacite, Ptolémée — seulement pour les

Germanins du bassin de l'Elbe et de l'Oder, où habitait jadis, durant de longs siècles, le peuple des champs d'urnes. De l'époque germanique plus ancienne du territoire nordique, d'où sont venus les immigrés germaniques dans le pays des champs d'urnes, le nom de Suebi n'est allégué ni par la tradition germanique, ni d'une autre manière.

A mon avis, il est donc possible et probable que les noms de *Suebi*, *Suebia* appartenaient originairement au peuple des champs d'urnes et à son pays et que, petit à petit, il a passé sur les Germanins qui ont immigré des régions nordiques dans la Suebie ancienne. Cette opinion est confirmée aussi par le fait que ce nom, à l'époque vers le commencement de notre ère, se rapporte à un territoire extraordinairement vaste où, auparavant, siégeait le peuple des champs d'urnes, comme nom commun pour plusieurs tribus germaniques. De la préhistoire germanique plus ancienne ce nom n'est point connu.

D'ailleurs, outre les appellations de *Suebi*, *Suebia*, il y a d'autres noms qui, eux aussi, peuvent être l'héritage de l'ancien peuple des champs d'urnes, p. ex. le nom de la plus ancienne et principale tribu souabe de *Semnonns* siégeant dans la région entre l'Elbe et l'Oder, c'est-à-dire au centre de l'ancien pays du peuple des champs d'urnes, nom qui également ne sonne pas germanique. Et un tel héritage pouvait être aussi le culte mystérieux du dieu souverain avec ses sacrifices humains barbares, dans le bois sacré de *Semnonns*, ainsi que la vieille coutume de Souabes de lier en nœud les cheveux de côté ou au sommet de la tête, usage qui était étranger aussi à d'autres Germanins.

Pour ce qui concerne les conditions sociales de la population, les renseignements de César et de Tacite sur les Celtes et les Germanins s'appliquent aussi sur le territoire de l'Elbe et de l'Oder.

Chez les Celtes, la noblesse guerrière et la caste sacerdotale de druides se partageaient toute autorité. Le reste de la population libre n'avait pas d'importance dans la vie publique, n'était pas convoqué aux délibérations publiques et menait une vie semblable à celle d'esclaves. Assez nombreux étaient ceux

qui, accablés de contributions trop pesantes ou opprimés par des plus puissants, préféraient servir la noblesse en esclaves, pour s'en assurer la protection. Celle-ci a bientôt acquis sur eux les mêmes droits que sur de véritables esclaves.

A l'époque où la renommée de la noblesse guerrière était en décadence, c'était l'autorité de druides qui était peut-être encore plus grande que celle dont jouissait la noblesse. Les druides s'occupaient non seulement des cérémonies religieuses, mais ils assumaient aussi d'autres fonctions publiques. Ils avaient dans leurs mains la justice et l'éducation de la recrue d'élèves. Par l'influence de leur doctrine sur la transmigration des âmes on a renoncé dans nos pays, de même que plus loin à l'Ouest, à l'ancienne manière d'ensevelir les morts avec de riches offrandes. On continuait à pratiquer l'incinération des morts, peut-être non plus sur des bûchers en plein air, mais suivant la perfection du procédé d'incinération dans les fours crématoires fermés et, enfin, les cendres étaient déposées sans urnes et sans offrandes dans de simples fossettes creusées dans la terre.

Chez les Celtes, le sort des esclaves était, semble-t-il, également triste que celui des esclaves dans l'empire romain. L'esclave était simplement *mancipium*, propriété sans droits de son maître comme le bétail ou autre bien que le maître possédait.

Chez les Germains, les différences de conditions des couches sociales n'étaient pas si tranchantes que chez les Celtes. Tous les Germains étaient, au fond, hommes libres. Bien sûr, ils pouvaient se passer que quelques-uns d'entre eux, au jeu de dés, n'ayant plus rien à gager, mettaient en gageure eux-mêmes et, ayant perdu, ils en faisaient cas d'honneur de tenir la parole et de se donner en esclavage du gagnant. Autrement, paraît-il, il n'y avait, chez les Germains, que des esclaves d'origine étrangère, avant tout des prisonniers de guerre. Quant aux esclaves indigènes, acquis au jeu de dés, les Germains tâchaient de s'en débarrasser par la vente. Bien sûr, le sort de ces malheureux n'a pas tardé de s'aggraver par cela, surtout si leur nouveau maître était Romain ou provincial. La destinée d'autres esclaves était, chez les Germains, plus douce que chez les Romains et

chez les Celtes. Suivant Tacite (G. 25), chaque esclave possédait une maison à lui, où il menait son ménage à sa volonté. Il livrait au maître, comme il en était aussi chez les colons romains, le blé, le bétail ou des vêtements en quantité que le maître lui avait ordonnée. Suivant le même auteur, il n'arrivait que rarement que l'esclave aurait été battu, enchaîné ou puni et condamné aux travaux forcés (comme chez les Romains). S'il est arrivé, çà et là, que tel ou tel esclave a été tué par son maître, alors cela n'a pas été fait à dessein, pour punir l'esclave sévèrement, mais bien plutôt c'était simplement la conséquence d'irascibilité du maître, souvent peut être en état d'ivresse.

Suivant le témoignage de Tacite, il en était de même avec les affranchis chez la plupart des tribus germaniques. Dans la vie publique, ils réussissaient quelquefois à s'élever à des fonctions politiques, mais seulement chez les tribus gouvernées par des rois. Là, suivant le même auteur, ils s'élevaient quelquefois plus haut que les hommes d'origine ingénue ou même la noblesse.

Ni les renseignements historiques, ni les trouvailles archéologiques ne nous éclairent suffisamment sur les conditions dans lesquelles vivaient les ressortissants d'autres groupes ethniques dans les régions frontalières de Germanie antique orientale. Quant aux Vénètes slaves, il est vraisemblable qu'il en était de même que chez leurs voisins germains. A côté des hommes libres, il y avait des esclaves, mais leur sort était, comme chez les Germains, plus supportable que dans le territoire de l'empire romain, où se pratiquait la traite des esclaves. Les marchands étrangers du Sud, qui arrivaient notamment et juste dans ces régions par les routes de Carnuntum et de Brigetium, y achetaient sans doute aussi des esclaves ce qui produisait dans ces régions aussi une influence funeste sur le développement de conditions à cet égard.

Le commerce des marchands du Sud était, chez les Germains et chez les Slaves, assurément beaucoup facilité par l'hospitalité de ces derniers. L'hôte pouvait chez les Germains demander tout ce qui lui plaisait. C'était chose de bonne conduite de le satisfaire. Tacite (G. 21) nous raconte que les Germains (et

vraisemblablement aussi leurs voisins), donnant l'hospitalité, avaient l'habitude de demander, à leur tour, à leurs hôtes ce qui plaisait à eux-mêmes. Et c'est ainsi que probablement bien des vases en métal de provenance méridionale, tellement en vogue chez les Germains, ont été échangés contre des esclaves ou fourrures précieuses...

Pour ce qui est de l'occupation de la population, il y avait, à l'époque dont traite notre travail, une différence substantielle entre les Celtes et les Germains de notre territoire. Les Celtes ont déjà perdu, pour la plupart, leur habileté et leur courage guerriers d'autrefois (*virtus*) et se sont en grande partie retirés derrière les murs protecteurs de leurs oppida, où ils s'occupaient, en dehors du commerce, des métiers les plus divers, de la céramique la plus avancée, en procédant par le façonnement de métaux jusqu'à la fabrication des bijoux d'or très fins, à la fonte du verre, à la fabrication de bracelets, d'anneaux et d'autres bijoux en pâte de verre de couleurs bariolées, à l'émaillerie, à la frappe de la monnaie d'or ou d'argent, etc. Les fréquentes trouvailles de clefs dans les habitations celtiques attestent qu'il était déjà nécessaire de défendre la propriété privée contre la convoitise d'autres.

Les renseignements que nous donnent les auteurs anciens et les trouvailles archéologiques attestent que les Germains s'occupaient principalement d'agriculture, d'élevage du bétail et d'art militaire. Quant aux métiers, pratiqués en ménages, c'est notamment la poterie, le métier de forgeron, le charronnage, la charpenterie, le tissage et le filage de draps, etc. qui sont attestés. Les soins et les travaux de la maison incombaient aux femmes. Les hommes, durant des loisirs, aimaient à s'adonner à des festins et à des buveries de longue durée, comme le prouvent aussi de fréquentes trouvailles faites dans les tombes germaniques: cornes bordées de divers métaux et servant à boire du vin, de la bière (de l'hydromel), vases métalliques importés pour le même usage, etc.

De la grande quantité de trouvailles faites dans les différentes stations — leur classification et appréciation dépasse le

cadre de notre travail — je voudrais relever à la fin la grande importance que ces trouvailles de vases métalliques, en bronze, en argent, dorés ou d'autres et leur extension ont pour tous ceux qui veulent juger l'intensité des relations commerciales entre les différentes régions de l'empire romain et la Germanie libre et qui désirent en même temps connaître les voies par lesquelles cette importation arrivait en Germanie.

Dans les régions de l'Elbe et de l'Oder, l'importation de ces vases métalliques, surtout en bronze, se faisait de l'Italie et des provinces danubiennes principalement par les routes menant d'Arelate norique de Ptolémée et de Vindobona et moins largement aussi de Carnuntum et de Brigetium. A l'Ouest, c'étaient notamment les routes conduisant des stations romaines frontières d'importance militaire de la Basse-Rhénanie. De ces routes, c'est surtout celle d'Alise romain vers l'Est à Amisia, près des sources de l'Ems, et de là par la ligne commune de Segodunum du Sud vers la Basse-Elbe et au littoral occidental de la Baltique.

Dans les régions de l'extrême Nord, au Jutland, les îles danoises, en Norvège et en Suède, cette importation s'effectuait probablement de la Gaule romaine aussi par bateaux et par mer. Il va sans dire que toute importation venant du Sud par terre jusqu'au rivage de la Baltique à destination des îles danoises et de Scandinavie, s'y faisait par bateaux.